**ARLETTE GIRAULT-FRUET, *Mers intérieures.
Chateaubriand, la mer et les “Mémoires d’outre-tombe”***

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/47320>

DOI : 10.4000/studifrancesi.47320

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 617-618

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « ARLETTE GIRAULT-FRUET, *Mers intérieures. Chateaubriand, la mer et les “Mémoires d’outre-tombe”* », *Studi Francesi* [En ligne], 195 (LXV | III) | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/47320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.47320>

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

ARLETTE GIRAULT-FRUET, *Mers intérieures. Chateaubriand, la mer et les "Mémoires d'outre-tombe"*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

ARLETTE GIRAULT-FRUET, *Mers intérieures. Chateaubriand, la mer et les "Mémoires d'outre-tombe"*, Paris, Classiques Garnier, 2020, 361 pp.

- 1 Après avoir pratiqué les riches relations de voyage du XVI^e au XIX^e siècle, jugées «presque toujours sans style», Arlette Girault-Fruet a préféré naviguer de conserve avec Chateaubriand pour relire les *Mémoires d'outre-tombe*. D'où la présente thèse (Clermont-Ferrand, 2018, sous la direction de Philippe Antoine) qui saisit le mouvement profond ou la houle du texte. La démarche, inspirée de la critique thématique de J.-P. Richard et des méditations de G. Bachelard, suit au plus près le thème de la mer dans ses modulations morales, esthétiques et stylistiques, avec une particulière attention au lexique à connotations maritimes, aux abondantes métaphores et images marines. D'abord explicite, la relation affective avec la mer s'intériorise au point d'infléchir l'écriture et d'engendrer un univers imaginaire, voire fabuleux.
- 2 Que la mer ait été pour Chateaubriand un protagoniste essentiel, de son enfance malouine au tombeau du Grand Bé, sans oublier son aller-retour vers l'Amérique en 1791 ni son périple en Méditerranée en 1806-1807, tous ses lecteurs en sont persuadés, d'autant plus que ce sujet a fait l'objet d'études fondatrices. Cette relation intime avec la mer est d'abord vécue dans un espace exploré, dès les premières années, par celui qui se revendiquera par ses choix personnels marin et navigateur; ensuite, la mer est comme un miroir qui lui permet d'appréhender «une certaine conscience de soi», dans lequel il se reconnaît mais aussi perçoit une image de l'existence humaine. Pour Chateaubriand, la mer est un lieu d'élection où l'être s'accroît.

- 3 La première partie («Une relation au long cours», pp. 23-124) suit chronologiquement et très précisément Chateaubriand, de la mise en scène de la naissance dans l'«île rêvée» de Saint-Malo au voyage de 1833 à Prague. Dès la toute première époque de sa vie, la mer fait office de substitut maternel; il en sera d'ailleurs de même bien plus tard: «les images du bord de mer ou le bruit des vagues servent de baume, recréant n'importe où les consolations de l'enfance» (p. 30). La mer, ce fut d'abord la grève avec ses jeux et ses aventures, «territoire privilégié», «espace de rêve et d'attente» (p. 34). La grève est chargée de symboles, comme le «rocher» Saint-Malo, à la fois écueil et abri contre la médiocrité morale pour le «compagnon des flots et des vents». Les résonances érotiques de l'attachement à la mer, les tempêtes du désir, sont finement analysées (pp. 64-70), ainsi que les interférences entre la femme et l'île ou le rêve d'une île heureuse, l'île des femmes jamais abordée, à la différence des quelques îles réelles où il a vécu (p. 92). La mer, à la fois «mère, nourrice, amante, muse et confidente» paraît avoir tenu «tous les rôles féminins possibles dans la vie de Chateaubriand» (p. 91).
- 4 Intitulée «Lignes d'horizon» (pp 129-242), la deuxième partie reconsidère les quarante premières années, des premiers projets de vie (le métier de marin, puis le choix de devenir explorateur et découvreur du passage du Nord-Ouest). Chateaubriand navigateur, aussi bien pendant la traversée de 1791 qu'en 1806 vers la Grèce, s'ouvre au monde dans une espèce d'«extase rythmée par le balancement du bateau» (p. 154). Au dire d'un passager du *Saint-Pierre*, il est «comme en délire» et, nouvel Ulysse, se fait lier au mât. Cet attachement profond à la mer est devenu «une manière singulière de percevoir le monde» (p. 162), par exemple dans sa relation à la Bretagne. Dans le portrait de ses compatriotes, on peut voir un «portrait implicite de lui-même», ou plutôt de l'homme qu'il aurait aimé être (p. 165). Alors qu'il se vit comme un déraciné dès son premier voyage, il donne de la Bretagne (où il a passé fort peu de temps après la Révolution) une image idéalisée. Les sections «Découvreur» et «Voyageur» (pp. 171-242) racontent la tentation des pays lointains et la reconstruction du souvenir chez l'écrivain-voyageur à qui il est arrivé de raconter des souvenirs que d'autres ont eus pour lui. Dans son attirance pour des régions lointaines et son désir d'acquérir une grande renommée, il s'identifie aux grands découvreurs (le Viking Biorn, Jacques Cartier, Cook, La Pérouse), même quand il s'agit de projets peu réalisables ou inaccomplis, sinon dans le vagabondage qu'offre le rêve (pp. 190-200). C'est le cas du projet de voyage aux Indes orientales qu'il réalisera sur le mode imaginaire en compagnie de la Sylphide; quant au souvenir des Indes occidentales dans les *Mémoires*, nourri du périple effectué mais aussi des relations de voyage, c'est une phrase mélodique à laquelle est consacré le Livre VI où revit cette «plénitude perdue» (pp. 218-226). Jusqu'aux dernières pages des *Mémoires*, il ne cessera de mentionner son projet de découverte du passage au nord-ouest de l'Amérique et de rappeler qu'il a «aspiré à la découverte du monde polaire». Quand est évoquée son étonnante manière de voyager, on comprend que pour lui le voyage est d'abord un moyen d'échapper à son mal-être; puis l'instinct de migration fait qu'il recherche toujours un pays où il n'arrive jamais. Et si son projet échoue, comme en 1791, il compense l'échec par l'écriture, «quitte à infléchir la stricte réalité pour l'accorder à une schéma plus intime» (pp. 236-242).
- 5 L'abondance du vocabulaire maritime – jusque dans l'évocation de la retraite de Russie (pp. 293-294) ou dans l'épisode du voyage à Prague – justifie amplement le titre de la troisième partie: «Une écriture marine». La mer, c'est le «miroir du Moi, de la vie, du

monde» (p. 247) pour Chateaubriand qui vit la vie comme une itinérance sans fin. Le navigateur s'identifie à l'oiseau de mer, au pétrel tempête messenger du malheur, et sa vie est à l'image de l'espace maritime, sous le double signe du changement perpétuel, de l'instabilité ou de la précarité qu'il ne cesse de mentionner, mais aussi de l'uniformité et de l'ennui («émietter mes jours en divers climats»), et même de la dérive de l'âge et de l'engloutissement à venir par la dernière vague, à moins qu'on ne parte pour le dernier *ailleurs* dans un ultime naufrage («vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort», dans un poème pour Mme Récamier). La seule prolifération des métaphores marines dans les sous-titres («Prologues et sautes de vents», «Campagnes pélagiennes», «Comme une vague») annonce clairement que «rien de ce qui participe à l'univers marin ne semble étranger aux *Mémoires*» (p. 308). Ce type d'écriture est illustré par l'analyse de la formation de ce que l'auteur appelle *laisses des souvenirs*, à l'instar des laisses de mer, ces traces que laissent les marées sur le littoral (pp. 311-325). Il y a, par marée croissante, les «laisses londoniennes», déposées par les séjours de 1793, 1822 et 1843, et, par marée décroissante, les «laisses vénitiennes» qui témoignent des séjours de 1845, 1833 – Chateaubriand recherche les traces laissées par Byron – et 1806. Cette préoccupation obsessionnelle des traces renvoie Chateaubriand à la seule question qui vaille: son œuvre abordera-t-elle aux époques futures, quel sillage laissera-t-elle?

- 6 Arlette Girault-Fruet peut donc affirmer à bon droit qu'entre le texte des *Mémoires d'outre-tombe* et la mer s'établissent d'«innombrables correspondances», et que ce récit, qui est aussi un «voyage vers soi» (J.-C. Berchet, à propos de l'*Itinéraire*), Chateaubriand le conduit «comme une navigation au long cours», parfois hors de tout contexte maritime (pp. 342-343). Outre d'heureuses formules et de bonnes pages sur la sépulture de Napoléon et la sienne, le passage du Nord-Ouest, le «retour à Ithaque», ou la politique comparée à l'art de la navigation, l'étude des différents plans de son univers maritime, y compris la métamorphose des souvenirs, permet au lecteur, même s'il n'est pas un spécialiste de Chateaubriand, d'apprécier la présence active de la mer et de comprendre que le livre tombeau est aussi un livre océan.